

## Introduction

Le souci de reprendre des articles épars vient le plus souvent au soir d'une vie. Il est toutefois contingent. Une disparition brutale en fait obligation à des collègues et amis proches. L'engagement sur de nouveaux chantiers peut en éloigner la réalisation par la faible disponibilité d'un temps qu'on peut croire compté. Dans mon cas, puisque je suis ici en cause, j'ai déjà fait deux fois pareille opération, et qui plus est la même année (2011), en réunissant d'une part des articles concernant les congrégations religieuses<sup>1</sup> et d'autre part diverses études sur Thérèse de l'Enfant-Jésus<sup>2</sup>. Avec des perspectives différentes : dans le premier cas, je soldais un compte, dans le second, je rassemblais des articles d'une recherche, toujours en cours. Quand des sollicitations amicales ravivent le sentiment de la nécessité d'un tel rassemblement, il est difficile de n'y point céder. Et quand de plus, par une conjonction improbable se trouvent réunies pour m'honorer et la Section des sciences religieuses et mon ancienne université, restée chère à mon cœur, et les Presses universitaires de Rennes<sup>3</sup>, la reddition se fait sans conditions et avec grand plaisir. Il restait, pour moi qui ai écrit peut-être droit mais sans aucun doute avec des lignes courbes, à savoir quels segments valaient la peine d'être sortis de l'ombre et rassemblés.

Par deux fois j'avais été récemment invité à m'expliquer et sur mon parcours historique, vu à travers les regards aussi indulgents que perspicaces d'amis américains<sup>4</sup>, et sur ma tardive « dérive » thérésienne, dans le cadre d'une revue à laquelle j'ai collaboré depuis longtemps et toujours avec grand plaisir<sup>5</sup>. Aujourd'hui d'autres historiens très proches, qui ne sont pas de ma génération, m'ont tendu un autre miroir, *l'histoire sociale et culturelle de la théologie*. Cette manière de désigner ce que j'ai écrit plus récemment m'a d'abord surpris, puis à la réflexion, m'a semblé fort judicieuse. Le but était, sous ce titre ample mais directif, de rassembler des articles épars qui toutefois s'apparentaient. Dans un premier choix j'ai sélectionné une trentaine d'articles. Le tri

1. *Catholicisme, religieuses et société. Le temps des bonnes sœurs (XIX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, DDB, 2011.

2. *Lectures vagabondes. Thérèse de Lisieux. Écritures thérésiennes 4*, Paris, Éditions du Cerf, 2011.

3. Ma dernière participation aux activités du GRHEM (Groupe de recherche sur l'histoire et l'épistémologie de la médecine, équipe de Paris 12 reconnue par le ministère) fut l'organisation et la publication d'une journée d'hommage à Jacques Léonard, le grand historien de la médecine de Rennes qui travailla, dans ses dernières années, avec l'équipe que j'avais créée avec Jacques Poirier en 1983. Michel Lagrée, associé à cet hommage, fit publier cette journée : *Pour l'histoire de la médecine, autour de l'œuvre de Jacques Léonard. Actes de la journée d'études organisée le 9 janvier 1993*, Rennes, PUR, 1994.

4. *Historical reflexions/Réflexions historiques*, vol. 39, n° 1, printemps 2013, n° spécial *Claude Langlois's Vision of France: Regional identity, Royal imaginary and Holy women*.

5. « Textes thérésiens entre exégèse et histoire », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 158, avril-juin 2012, p. 181-202.

ultime s'est opéré d'abord par élimination du théologico-politique : ensemble vaste, homogène à la réflexion, qui de la Révolution à la laïcité en passant par le système concordataire, mériterait pareil regroupement ultérieur, si l'occasion s'en présentait. Ensuite par la priorité accordée à ce qui était épars, moins accessible, y compris dans quelque lointain ouvrage polonais dont je n'avais pas moi-même un exemplaire. Enfin, en évitant de donner trop de place à ce qui était accessible par des ouvrages : point trop d'Onan ni surtout de Thérèse. Pour le reste, équilibrer entre le plus ancien et le plus récent, entre la réflexion, datée – et éclairante à ce titre – et la recherche historique, réactualisée lorsque la réédition d'un article ancien m'obligeait à en revoir le contenu par une enquête complémentaire. Malgré tout, chaque article étant singulier, pour en aider la lecture, j'ai précisé le contexte de son écriture voire de sa réécriture<sup>6</sup>.

La métaphore utilisée dans le titre de ce recueil – *exploration d'un continent* – entend traduire les diverses modalités d'approche d'une étrangeté textuelle qui me paraît comme le préalable toujours nécessaire à l'explication historique, mais aussi les manières nécessairement modestes de mener ici et là des enquêtes ponctuelles à partir d'un auteur, souvent même d'un ouvrage. J'ajouterai encore, pour justifier mes explicitations, les efforts du premier directeur de l'Institut européen en sciences des religions que je fus de 2002 à 2005, sensible aux difficultés d'expliquer les complexités du discours religieux avec les mots d'aujourd'hui. Mes deux terrains privilégiés – théologie morale et écriture mystique – suggèrent une tension entre une norme affrontée au changement des comportements collectifs et la quête d'une inventivité qui a immédiatement rencontré son public. Mais aussi, inévitablement, des modes de régulation ecclésiaux. En fait il s'agit, en prenant le discours catholique dans toute sa diversité, de rendre compte de son historicité, autant par les usages sociaux qui en sont faits que par les ajustements culturels que demande sans cesse leur compréhension, sans oublier l'essentiel, cette insertion dans une temporalité pertinente qui est la marque même de l'historien et sans doute aussi la difficulté la plus évidente d'accès à un discours qui justement se veut par principe hors du temps.

La manière de rassembler ces vingt-trois articles en sept ensembles tient d'une inévitable commodité, mais obéit aussi à une certaine logique. Deux articles initiaux, l'un programmatique pour la journée de 1992 de l'Association française d'histoire religieuse contemporaine (1994), l'autre de bilan de mes années (1993-2005) d'enseignement et de recherche à la Section des sciences religieuses (2007). Manière de dire que mon intérêt tardif pour l'histoire de la théologie reflétait l'infléchissement d'une trajectoire personnelle mais se situait tout autant dans une préoccupation collective.

Les trois parties suivantes se sont imposées d'elles-mêmes. Rome d'abord, l'inévitable horizon du catholicisme. Je ne suis romain ni par mes recherches directes<sup>7</sup>, ni non plus par inclination naturelle, mais il est impossible de faire l'histoire du catholicisme sans que Rome s'impose de différentes manières. Puis deux périodes de part et d'autre de la Révolution, où se sont enracinées mes recherches, davantage l'après que l'avant d'un événement que j'ai longuement exploré par des travaux qui ne concernent pas directement l'approche choisie ici. En fait, ce premier XIX<sup>e</sup> siècle a été au cœur

6. Cinq chapitres ont fait l'objet d'une reprise importante : VII, X, XVIII, XXII et XXIII.

7. J'aurais voulu l'être davantage pour mes recherches sur les débuts de la limitation des naissances, mais ma source romaine, la Sacrée Pénitencerie, malgré diverses sollicitations, directes et indirectes, est demeurée à ce jour résolument close.

de mes recherches, depuis mon diocèse de Vannes et mon *Catholicisme au féminin* jusqu'à mon *Crime d'Onan*. Moment essentiel où, entre la Révolution qui s'éloigne et Rome qui ne pèse point trop encore, des nouveautés discrètes et essentielles s'agencent à petit bruit.

Les deux parties suivantes font d'abord la part inévitable à l'essentiel de mes recherches sur la mystique féminine, à travers Thérèse de Lisieux, et à mon enquête sur les origines du discours catholique contemporain sur la limitation des naissances. Pour chacun des deux chantiers, un article plus synthétique, un autre plus didactique, évoquent les conditions du travail de l'historien sur des terrains délicats, bien que de manières différentes. En intitulant la partie suivante, *Théologie, féminin et genre*, je n'ai pas voulu céder à une mode, ni m'inscrire de force dans une historiographie nouvelle, mais exprimer, par quelques approches convergentes, cette part importante, sinon centrale, de mes recherches.

Pourquoi Loisy, pour terminer ? Par manière d'hommage à Émile Poulat, dont j'ai suivi les séminaires après 1968, et à Pierre Colin que j'ai incité à écrire son grand-livre<sup>8</sup>. Plus encore par fidélité à François Laplanche. Comme président de la Section des sciences religieuses, je mis sur pied en 2003 un Colloque Loisy, au titre modeste (*Autour d'un petit livre*), organisé par François Laplanche qui, dans la foulée, avec deux autres spécialistes, prépara la publication d'un gros manuscrit inédit de Loisy. J'abritais cette recherche à la Section qui publia l'ouvrage dans sa collection<sup>9</sup>, j'en terminais l'édition, après le décès de François Laplanche, ce qui me fit découvrir un Loisy mal connu, celui d'avant la crise moderniste, théologien, réformiste..., et sociologue, autant qu'exégète. C'est de cette découverte que rendent compte les deux articles de cette ultime partie.

« Et Dieu dans tout cela ? », m'avait interpellé, lors d'un de mes séminaires à l'EPHE, un théologien encore mal au fait de mes manières historiennes, quelque peu séculières. – « Et Créteil dans tout cela ? » pourrait se demander mon lecteur ? Je lui répondrai volontiers en désignant les articles qui directement relevaient des recherches que j'y menais alors, soit avec les historiens du religieux (chapitre III), soit à la demande d'une collègue angliciste de Paris 12 (chapitre X), soit encore dans le prolongement de ma longue proximité avec les historiens de la médecine (chapitre V). Mais la question qui est posée ici est autre. L'essentiel des articles qu'on va lire provient du temps où j'étais à la Section des sciences religieuses de l'EPHE. Or les circonstances font que ce recueil a été édité à l'instigation de l'université de Créteil par les Presses universitaires de Rennes où j'introduisais en 2002 un recueil semblable d'articles de Michel Lagrée<sup>10</sup>, dans un contexte qui nous navrait tous. D'où le miroir qui m'a été tendu, pour introduire ce recueil, en identifiant le *moment* cristolien dans le développement de l'histoire religieuse contemporaine et dans ma trajectoire personnelle. Ce passé, que j'avais quelque peu oublié dans tous ses détails, restitué par mes collègues et amis avec une

8. COLIN Pierre, *L'audace et le soupçon. La crise du modernisme dans le catholicisme français 1893-1914*, Paris, DDB, 1997.

9. LOISY Alfred, *La crise de la foi dans le temps présent*, texte inédit publié par François LAPLANCHE, suivi des études de Rosanna CIAPPA, François LAPLANCHE et Christoph THEOBALD, avant-propos de Claude LANGLOIS, Turnhout, Brepols, 2010.

10. LAGRÉE Michel, *Religion et modernité. France, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Rennes, PUR, 2002.

chaleureuse précision, m'oblige à m'interroger sur le sens de ces débuts lointains au vu d'un terme dont on trouvera ici des productions variées.

D'abord sur le moment Créteil de l'Histoire religieuse contemporaine dans les années 1970. Qu'il fut limité dans le temps, comme on l'a écrit justement, qu'il fut collectif, qu'il fut initié par Jean-Marie Mayeur, voilà qui est incontestable, comme aussi la filiation du groupe de Créteil avec celui de La Bussière. Chaque membre arrivait aussi avec ses expériences propres : pour moi, ce furent l'année préparatoire de Sciences Po-Paris, le groupe des chercheurs d'histoire moderne et contemporaine du CNRS et un bref engagement au CCIF. Ce moment cristolien fut, je le crois, véritablement fondateur. Passons sur la symbolique d'une préfecture de banlieue devenue pôle universitaire de référence, un temps, en place de Paris, et sur la publication d'un ouvrage collectif, justement remarqué mais destiné à vieillir grâce aux orientations nouvelles qui en résultèrent ; laissons même de côté la création de la féconde Association française d'histoire religieuse contemporaine, pour faire retour à ce qui s'est institué *hic et nunc* : une prise de conscience collective que l'histoire religieuse contemporaine avait sa consistance propre, qu'elle devait en conséquence prendre toute sa place dans l'histoire globale et qu'elle ne pouvait prospérer sans contacts étroits avec les sciences humaines, sans liens internationaux, sans mise en réseau des chercheurs isolés ici et là. Le groupe de Créteil fut immédiatement relié à ceux de Lyon (J. Gadille) et de Lille (Y.-M. Hilaire), avec Strasbourg aussi. Le moment cristolien fut suffisamment bref pour n'être en rien hégémonique ni connaître, pour parler comme les sociologues, la routinisation du charisme initial. En effet chacun rapidement, et Jean-Marie Mayeur le premier, suivit, souvent ailleurs, sa propre voie. Mais quand la commission du CNRS me confia, en 1993, la direction de GDR 1095, alors en crise, je fus choisi parce que je m'étais quelque peu éloigné de l'histoire religieuse mais aussi parce que j'en connaissais les principaux protagonistes ; et j'eus alors l'impression, vingt ans après ma venue à Créteil, de retrouver avec les responsables des diverses équipes, quelque chose de l'esprit de ce moment fondateur, en sorte que les conséquences de la crise, fort conjoncturelle, qui avait conduit à ma nomination, s'évanouirent rapidement.

Il m'est plus difficile de parler du cadre collectif de ma recherche après l'expérience initiée par Jean-Marie Mayeur. La singularité de ma trajectoire scientifique à Créteil est passée par une création *sui generis*, les Instituts de recherche universitaires, puis par la reconnaissance par le ministère d'une des premières équipes locales, le Groupe de recherche en histoire et épistémologie de la médecine (GRHEM). Il se trouve qu'à la fin de mon séjour à Créteil, encore maître assistant, je présidais l'IRU « Histoire de la connaissance, des idées et des mentalités » et que je fus même le responsable d'un de ces programmes collectifs que le ministère a toujours aimé promouvoir, l'axe privilégié [*sic*] de l'université, intitulé « Savoir et société ». Vaste programme ! Je portais dans le même temps sur les fonds baptismaux ministériels avec Jacques Poirier, professeur à la faculté de médecine de Mondor et historien de sa discipline, le GRHEM, dont j'ai continué à co-diriger les activités après ma nomination comme professeur à Rouen en 1985 même si Jacques Poirier en a été le principal organisateur.

Dans ce contexte, je m'interroge non sur la dissociation entre le lieu de ma recherche et celui de mon nouvel enseignement, fort habituel dans notre profession, mais sur la raison qui m'a poussé à continuer ce que j'avais commencé alors que je devais répondre à diverses sollicitations de mon université rouennaise (équipe CNRS

sur la sociabilité) et surtout à la proposition de François Furet de prendre à l'EHESS la direction scientifique de *l'Atlas de la Révolution française*, activité qui m'occupait pendant une fort longue décennie. Quel était donc le sens de ce compagnonnage avec celles et ceux qui ont constitué le GRHEM à sa fondation et qui pour la plupart l'ont longuement fait vivre, Jacques Poirier, au premier chef, et encore Claude Bénichou, Claude Blanckaert, Jean Céard, Anne Fagot-Largeault, Georges Lanteri-Laura, Paul Mengal, Anne-Marie Moulin et Jean-Louis Poirier ? Il me semble que, dans ce lieu de recherche original et sans prétention, chacun bénéficiait d'une grande liberté, que les enjeux de pouvoir étaient limités, que la sociabilité intellectuelle y était réelle et l'interdisciplinarité difficile mais féconde. Ce qui me convenait parfaitement.

Je voudrais, pour expliciter plus précisément le lien existant entre ces recherches collectives et ce que j'ai fait plus tard, revenir sur deux enquêtes qui ont abouti à deux ouvrages collectifs, *Raspail et la vulgarisation médicale* (1988), que je dirigeais avec Jacques Poirier, et *La science catholique, l'« Encyclopédie théologique » de Migne (1844-1873) entre apologétique et vulgarisation* (1992), avec François Laplanche. Le dossier Raspail nous fut confié par les archives départementales ; je proposais de prendre en compte l'*Encyclopédie théologique* de Migne et ses énormes volumes, parce que ceux-ci offraient l'avantage de rassembler, pour l'essentiel d'une même main, force dictionnaires à prétention scientifique, ce qui nous conduisit à solliciter autant d'historiens de ces diverses disciplines pour leur demander autant d'expertises afin de mieux apprécier comment cette vulgarisation articulait science et religion. Ce fut aussi ma première collaboration avec François Laplanche qui nous expliqua fort bien les origines mennaisiennes de cette surprenante *science catholique*.

Au regard de la production ici rassemblée, je crois déceler, dans cette durable expérience pluridisciplinaire à Créteil, trois manières de filiation. D'abord, la direction partagée d'un séminaire collectif qui a duré une décennie, jusque même au-delà de mon arrivée à l'EPHE. Cette expérience collective d'échange et de validation des recherches de chacun m'a donné, de manière paradoxale, la force de mener ensuite de longues recherches personnelles et sans doute même m'en a fait comprendre la possibilité et plus encore la nécessité. Dans le même temps, j'ai pu découvrir sous un autre jour un de mes terrains privilégiés d'enquête, cette France effervescente entre 1820 et 1860, vue à travers le prisme de deux marginaux, à leur manière, Raspail et Migne. Lisant et relisant ultérieurement Bouvier et Gousset, je changeais de registre mais ne me trouvais pas en terre inconnue.

L'ultime filiation est plus difficile à exprimer : mon passage au GRHEM m'a apporté à la fois une prise de distance par rapport au champ religieux, sans l'abandonner toutefois, et a facilité, à travers l'étude de l'encyclopédie théologique, mon retour à une recherche à plein-temps, à la Section des sciences religieuses où je m'efforçais de faire mienne une longue tradition représentée par celui qui m'introduisit à la section, Jacques Le Brun, élève d'Orcibal et ami très proche de Michel de Certeau. La découverte de la gigantesque et quasi utopique bibliothèque de Migne m'a mieux fait comprendre ce que les textes ici rassemblés entendent expliquer chacun à leur manière, la complexité du discours catholique tout à la fois comme *récapitulation* et comme *reformulation*. Mais c'est peut-être davantage le singulier passage par Raspail, l'obsédé du camphre, qui m'a obligé à démêler dans ses écrits répétitifs et souvent polémiques, les objectifs visés et les modalités langagières pour l'atteindre. Ce qui, au

vu des manuels de Bouvier ou des textes thérésien, dans leurs diverses versions, m'a montré que la normativité théologique et l'écriture mystique, pour singulières que soient ces deux expressions du grand discours catholique, utilisent bien des procédés séculiers dont l'identification aide aussi à leur compréhension.

Ajouterai-je un dernier mot sur ma bibliographie qui par sa manière comptable met en évidence mes centres d'intérêt successifs voire simultanés? Je la communiquais, incomplète, sans arrières-pensées. Je la retrouve, précise, rigoureuse et comptabilisée. Grand merci à ceux qui l'ont mise au point. Environ 300 livres, collectifs, articles surtout. Je n'ai point fait de choix, et donc on y trouvera bien des répétitions, notamment quand je cédaï à la sollicitation de revues catholiques pour proposer à leurs lecteurs de comprendre l'articulation, à l'occasion du bicentenaire, entre Révolution et Religion. Cette bibliographie, comme à l'accoutumée, ne comprend pas les comptes rendus, abondants surtout dans les *Archives de sciences sociales des religions*, et donc accessibles puisque cette revue est en ligne. Elle n'inclut pas non plus une documentation, essentiellement thérésienne, mise en ligne sur le site des archives du carmel de Lisieux, à la sollicitation de la sœur qui le gère pour éclairer tel nouveau dossier thérésien. Sans trop de difficulté ces textes, souvent introductifs, sont également accessibles.